

Valse lente

La lumière fatiguée de la fin du jour l'a déposée là sur cette petite éminence grise de béton. Après cette journée harassante elle aurait aimé offrir son visage au soleil mais c'est une pluie coléreuse qui l'accueille. Un signe ?

Elle suit du regard le camion brinquebalant qui s'en va, les pneus font un bruit de succion mouillé sur le goudron. Incroyable ce chauffeur qui des heures durant lui a parlé de Bach et de ses concertos. Se méfier des caricatures. Toujours.

Le vent tire des plaintes des arbres alentours. Le regard déjà lavé par l'ennui elle reste immobile au bord de la route. Cette piste goudronnée semble infranchissable.

Octobre en passant a doré les feuilles mais son âme reste grise. Sa minceur de marque-page semble attendre une petite brise favorable pour la pousser vers la maison éclairée. Elle est là.

Un souffle chaud s'engouffre sous sa chemise séchant un peu le creux de ses reins étouffé par le sac à dos lourd de si peu : quelques sous-vêtements, une trousse de toilettes, un livre, des photos, quelques vêtements, les papiers...

Soudain, elle l'aperçoit sur le pas de la porte. Elle a vieilli. Elle l'a scruté avec insistance, toujours cette raideur, ce regard de rapace à peine atténué par sa couronne de cheveux blancs coton, pas de trace de bienveillance.

Le duel à distance s'éternise.

L'agonie du ciel s'accentue, elle se décide à traverser.

Sans un geste ni une parole elle entre, sa mère referme la porte derrière elle sans un bruit.

*

L'intérieur est spartiate pour ne pas dire austère. Le minimum utilitaire et propre. Pas de bibelots, peu de couleurs, aucune photo... Rien n'a changé.

Quand elle lui parle enfin en lui servant un café noir réglisse c'est à peine si elle reconnaît sa voix. Une vieille femme usée par la vie et la solitude.

La fin d'après midi se déroule dans le non-dit et la sauvegarde des apparences. Pas de tendresse, pas d'agressivité non plus. La vérité peut attendre le matin, la nuit ne donnera pas conseil.

Le tic tac de l'horloge rythme sans entrain le peu de paroles qu'elles échangent. Le tintement des couverts est la seule note enjouée de la soirée

Elles se couchent tôt. La fatigue du voyage et si peu à se dire sont un bon prétexte à l'isolement salutaire.

Dans la chambre elle se sent comme une petite fille en entrant dans le lit aux draps tellement serrés, comme autrefois. La valse incessante des camions sur la route fait trembler la vitre de la fenêtre jusque tard dans la nuit. Finalement elle dort d'une traite.

Quand elle se lève il n'y a personne dans la maison. Le petit déjeuner est prêt sur la table de la cuisine. La toile cirée aux carreaux criards est un appel au meurtre, mais elle s'est préparée à ce genre de chocs anodins encrés au plus profond d'elle.

Un peu plus tard, la mère revient avec un panier chargé de courses. Deux mots d'invite et le ballet d'indifférence reprend sans heurts. Une valse lente. Les deux femmes épluchent les légumes sans un mot.

Au moment de se mettre à table la jeune femme n'y tient plus. Plus habituée, saturée de silence.

Elle parle de sa vie inchangée seule avec son enfant, de son ex mari qui ne donne pas de nouvelle ni de pension, de l'âpreté des jours ordinaires. Elle se raconte sans fard ni mièvrerie. Elle essaie de s'éloigner de l'écume des choses pour évoquer la densité de sa vague, son tréfonds. Elle détaille son voyage dans ce camion sans âge, ce chauffeur poète et esthète, sa présence ici.

-T'as fait tous ces kilomètres pour quoi exactement ? Ne me dis pas que je te manquais après huit ans de silence...

Elle laisse un peu de silence pour ralentir son rythme cardiaque et trouver le bon ton pour répondre. Pas d'énervement, pas d'impatience.

-Lucas est malade depuis plusieurs mois...il a un problème avec ses reins. Ils sont, comment dire...défectueux. Ça évolue très vite, les médecins pensent qu'il faudra le dialyser d'ici quelques semaines si on ne trouve pas de meilleure solution...

Sans quitter son journal des yeux, elle demande dans un effort contenu.

-Et c'est quoi une meilleure solution ?

-La solution idéale c'est la greffe... Il n'y a pas réellement d'âge limite pour donner, les médecins ont tendance à parler d'âge " biologique ", c'est à dire l'état de santé du donneur potentiel. Seuls des examens approfondis pourront permettre aux équipes médicales de se prononcer. Certaines personnes âgées de 70 ans et plus ont pu sans problème particulier donner un rein à leur proche...

-Ça va ! Je crois que j'ai compris ! Et toi pourquoi tu le fais pas, c'est ton gosse, pas le mien !

Le claquement de la porte fait trembler toute la cuisine. Elle reste là accablée et terrorisée. A-elle tout gâché ?

*

Elle passe l'après-midi seule entre abattement et inquiétude. Que va devenir Lucas ? Où diable a-t-elle bien pu partir ? Ce long voyage retour à envisager déjà.

Enfin, à l'orée de la nuit, la porte s'ouvre. Pas de trace de colère, pas un regard. Elle semble rentrer d'une journée de travail ordinaire.

-J'ai attendu que tu rentres mais je repars maint...

-...Ça va ! J'ai réfléchi, je suis d'accord. Surtout ne dis rien, je ne veux pas de remerciements ni de gratitude. C'est pas pour toi que je le fais mais pour Lucas.

Elle reste abasourdie par une telle douche froide. Elle va le faire ! Et pourtant elle reste cette méchante femme qu'elle a toujours connue. Sa joie est tamisée mais qu'importe, seule compte la santé de Lucas. Elle n'est pas venue pour se réconcilier avec elle, même si...

Difficile de trouver la bonne attitude après cela. Elle voudrait remercier, expliquer l'incompatibilité de son rein avec celui de son fils, elle se sent fondre à chaque instant. Pourtant cette femme ne donne aucune prise. Une pierre froide, tellement lisse.

Demain elles repartiront ensemble en fin de matinée. La perspective d'une journée de voyage avec elle la terrorise. Tombera-t-elle à nouveau sur un camionneur bavard et cultivé ?

*

Curieusement cette deuxième nuit dans la petite chambre est moins réparatrice. Trop d'émotions, trop de questions matérielles à résoudre en rentrant : tous ces examens à faire, sa mère à héberger, son travail et ces camions qui passent, chapelet ininterrompu de cargaisons brinquebalantes.

Le matin, comme la veille, elle trouve la table du petit-déjeuner prête. Il y a un mot sur la tasse à café. L'écriture n'a pas changée. Toujours ces pattes de mouches qui lui évoque tant d'affrontements et de rancœur. Cette fois-ci le message est neutre.

Je suis partie faire quelques courses. Je serai là en fin de matinée.

Un ton impersonnel, pas de signature. Ça n'a plus d'importance, seule compte ce geste qu'elle va faire pour son petit-fils.

Elle déjeune, lave la vaisselle puis va ranger ses affaires dans son sac. Elle a du temps, elle fait le tour de l'appartement. La chambre de sa mère est lumineuse et bien agencée. C'est ici qu'elle doit passer le plus clair de son temps. Il y a une petite bibliothèque pleine à craquer et une table de chevet qui déborde de livres également, des romans surtout. Elle feuillète un peu les ouvrages et découvre, sous la pile, des photos de Lucas et d'elle-même. Jamais elle n'aurait pensé en trouver. Les larmes lui montent aux yeux et elle gémit d'émotion. Assise sur le lit elle essaie de contenir ce flot d'amour qu'elle a verrouillé si longtemps, mis de côté comme un objet dont on pense qu'il pourrait resservir un jour, sans y croire vraiment.

Elle est touchée au cœur et prend la mesure du gâchis. Toutes ces années sans nouvelles, fâchées. Imperceptiblement son âme se défroisse, ses rancœurs s'estompent. Elle espère à nouveau faire épaule commune avec elle dans les moments difficiles, vivre des moments de légèreté.

*

La fin de matinée approche et la perspective du voyage ne lui fait plus si peur. Une journée ne sera pas de trop pour essayer de renouer les fils cassés de leur relation. A la lumière de ce qu'elle a découvert, elle se sent prête à des trésors de patience et de compréhension.

Assise à la table de la cuisine, elle écrit la liste de tout ce qu'elle doit faire en rentrant. Son écriture régulière et appliquée noircit lentement les pages du petit carnet qui jamais ne la quitte.

Elle pense à Lucas qui ne connaît pas la raison de son absence. Elle avait trop peur de lui donner de faux espoir, d'être déçue. Il va être fou de joie.

Fatiguée par sa mauvaise nuit, elle s'assoupit, sur la table, la tête sur ses bras croisés.

*

Un effroyable crissement de pneus l'a réveille en sursaut. Entre rêve et réveil cotonneux, elle réalise qu'il y a du bruit à l'extérieur, des cris d'hommes, des véhicules qui freinent, des moteurs qu'on coupe. En un instant elle est à la porte qu'elle ouvre avec brusquerie. Dehors un attroupement entoure une forme allongée, un corps. Un peu plus loin un camion est arrêté en plein milieu de la route, un homme est agenouillé vers la forme étendue, des sanglots bruyants accompagnent le soubresaut de ses épaules.

Elle se précipite vers l'attroupement et distingue mal la forme à terre. Quand elle se trouve à un mètre ou deux elle reconnaît la robe violette. Elle reste en retrait les poings dans la bouche. Elle est prostrée, en état de choc. Elle n'arrive pas à se concentrer sur ce que disent les hommes à voix basse.

-Le camionneur à raison, je l'ai vue traverser, elle n'a pas fait attention. Elle semblait pressée. Elle serrait contre elle son panier. Regardez ça, y'en a de partout, même le bouquet de fleurs à été réduit en miettes.

-Je l'ai croisée deux minutes avant qu'elle traverse, elle avait l'air si heureuse, elle devait aller chez sa fille.

La grappe humaine debout sur la route, comme une nuée d'insectes, se délite peu à peu. Chacun regagne son antre, la tête basse.

La femme reste seule assise sur les escaliers de la maison. La route, déviée pour l'instant, est étrangement silencieuse. Une tache sombre dessine sur le bitume une forme étrange. Elle ne peut la quitter des yeux.